

## Comptes rendus

Gérard Sabatier dir., *Claude-François Ménéstrier. Les jésuites et le monde des images*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « La Pierre et l'Écrit », 2009, 336 p., illustr., 1 CD-Rom, 16 × 24 cm.

Les œuvres, nombreuses et diverses, et la personnalité du père Ménéstrier (1631-1705) sont désormais mieux connues. À l'occasion du tricentenaire de sa mort, un colloque international avait été organisé à Grenoble et à Lyon autour de ce grand créateur d'images. Le volume qui en résulte s'attache à montrer ses réalisations provinciales (dans le Lyonnais et en Savoie), car, comme le rappelle Gérard Sabatier en introduction, si Ménéstrier a eu une image d'érudit, il était en fait très ouvert d'esprit et créatif, et bien qu'il ait pu être réduit au milieu lyonnais, ses réalisations s'étendent jusqu'aux marges plus méridionales du Royaume, un territoire où les jésuites étaient d'ailleurs bien implantés. Mais les contributeurs ne limitent pas le jésuite à un homme de spectacle local : sa conception de l'image, des cérémonies, de l'histoire, le rôle du « dessein » sont décryptés, tout comme sont étudiés sa culture et ses rapports avec divers contemporains. Un CD-Rom accompagne le recueil : Philippe Vallepain y déclame en diction baroque le « Discours prononcé pour la profession religieuse de la sœur Magdeleine Angélique de la Croix » (en date du 24 octobre 1666), écrit et récité par Ménéstrier lui-même dans la chapelle de Sainte-Marie-d'en-haut à Grenoble. Riche d'images et de citations latines, plein de ferveur et d'enseignement religieux, il reflète cet art de l'éloquence propre à l'auteur et à son ordre.

Judi Loach (« De Ménéstrier lyonnais à Ménéstrier jésuite ») pose d'emblée la question du rapport du jésuite à sa ville natale. En fait, il a été beaucoup publié à Paris, et ses voyages furent nombreux pendant ses études (Chambéry, Grenoble, Vienne), conformément aux pratiques de son ordre, ce qui explique sûrement certains de ses centres d'intérêt (blasons, antiquités et histoire locales). La belle formule « L'homme qui faisait parler les pierres » vient du latin de G. Naudé et elle a été retenue par Sabine du Crest (« Le Français Claude Ménéstrier dans la Rome des Barberini »), qui, remontant dans le temps, à travers l'hommage que lui a rendu son petit-neveu en 1694, rappelle que cet aïeul a été le correspondant du fameux Peiresc, le bibliothécaire du palais Barberini et qu'il devint graveur et dessinateur d'antiques en plus du collectionneur qu'il était. Parmi ses nombreuses activités, Ménéstrier s'intéressa à la numismatique et Jean Guillemain (« Le médaillier du collègue de la Trinité sous le règne de Louis le Grand ») considère que, si le P. La Chaise fut l'instigateur de cette collection lyonnaise (ca. 1667-1668), Ménéstrier en a été le responsable avisé, et il en poursuit l'étude jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. L'horizon s'élargit avec Stéphane Van Damme (« Le Père Ménéstrier, la Savoie et la nébuleuse Guichenon ») ; il démonte les mécanismes du réseau savant de l'historiographe Samuel Guichenon avec qui Ménéstrier a

entretenu une courte correspondance (à la fin des années 1650) portant sur des questions d'héraldique et de généalogie. Pratiques érudites, échanges matériels, établissement d'une réputation, stratégie éditoriale, clientélisme et polémiques interfèrent dans ce « collègue invisible » (p. 66).

Plusieurs contributions portent ensuite sur les aspects conceptuels en jeu dans l'ordre de saint Ignace. Pierre-Antoine Fabre (« L'allégorie est-elle une figure fondatrice de la culture jésuite ? ») revient sur les jésuites comme producteurs d'images et comme critiques de la représentation, à travers les œuvres de Jérôme Nadal et de Giulio Mancinelli au *xvi<sup>e</sup>* siècle. Ralph Dekoninck (« La philosophie des images. D'une ontologie à une pragmatique de l'image ») s'interroge sur l'aspect théologique et spirituel de la pensée iconologique de Ménestrier, qui n'était pas un théologien. Il dénombre chez lui quatre types d'images ingénieuses (mentales, savantes, fictionnelles et symboliques) et insiste sur la « propension mimétique » (p. 108), point fort de l'anthropologie et de la psychologie jésuites : la philosophie des images débouche sur une représentation agissante et s'adaptant à tous les contextes. L'article suivant est plus allègre puisque Christian Bouzy et Paulette Choné (« Claude-François Ménestrier et la pragmatique de la devise. Le Soleil déclare la guerre aux Nuages ») mettent en scène un dialogue sur une devise royale et sa traduction allemande, ce qui amène à évoquer la rivalité autour des devises entre Ménestrier et C.-O. Finé de Brianville, aumônier du roi.

La dimension spectaculaire à l'œuvre chez Ménestrier vient occuper plusieurs articles. Margaret McGohan (« Ménestrier, maître des spectacles au théâtre de forme irrégulière ») souligne l'affection du jésuite pour la danse et la musique comme images agissantes et « irrégulières », c'est-à-dire relevant de l'extraordinaire et de l'étonnement. Elle illustre son propos par l'exemple de trois ballets (jusqu'au déclin du genre) et en mentionnant que Ménestrier mit son érudition au service des règles et de la portée politique de ces cérémonies. Dans le même domaine artistique, Françoise Dartois-Lapeyre (« Ménestrier ou la liberté soumise au dessein dans les fêtes et le ballet ») pose la question de la liberté créatrice face à la volonté pédagogique et à la portée morale. Ménestrier veut montrer que les jésuites sont bien au service du roi et dans le ballet il privilégie l'opulence, l'héroïsation, la majesté, sans oublier la nécessité de la liesse plus populaire. Cependant, la bienséance et la méfiance envers l'imagination restent contraignantes. C'est à un manuscrit lyonnais, dont le titre est aussi celui de son article (« Des entrées et réceptions solennelles des princes et grands seigneurs »), que se consacre Lucien Bély. Il y voit presque un « testament intellectuel » (p. 168) dans la volonté globalisante de Ménestrier de traiter de tous les genres de cérémonies, du point de vue de l'art comme de la science ou de l'utilité politique, voire de la culture savante et populaire. Damien Chantrenne (« Ménestrier et Sevin ») se focalise sur le collaborateur et l'illustrateur de Ménestrier pendant des décennies, Pierre Paul Sevin, de Tournon. C'était un spécialiste des allégories mais qui n'obtint pas un grand succès, car son art paraissait trop didactique. Jean Berain est davantage connu et Jérôme de la Gorce (« Ménestrier et Berain ») montre que ses rapports avec Ménestrier ne furent pas très bons, car le dessinateur royal était moins érudit et recherchait la simplicité.

Nous retrouvons le goût pour les médailles dans la contribution de Fabrice Charton (« Claude-François Ménestrier, l'Académie des inscriptions et l'histoire métallique du règne de Louis XIV »). En effet, dans les années 1680, Ménestrier avait composé une histoire des « monuments » de Louis XIV. Mais cette vaste compilation iconographique fut l'occasion d'une réaction tardive de l'Académie des inscriptions : le particulier s'affronta alors au médaillier de l'institution, dépositaire officiel de l'image du roi. Gérard Bruyère (« Ménestrier et l'écriture de l'histoire ») se penche sur un autre aspect de la notoriété du jésuite dans l'historiographie lyonnaise : son œuvre d'historien (inachevée) et sa réflexion sur le genre. Sa poétique de l'histoire reste d'obédience littéraire et rhétorique, et tributaire d'Aristote. Est intéressant

son goût pour une histoire en images, où cartes et plans jouent le rôle d'une scénographie. Le côté plus mondain de Ménéstrier est l'objet des remarques de Jean-Marc Chatelain (« "La Bibliothèque curieuse et instructive" du P. Ménéstrier. Formes du savoir et culture du livre à l'âge de l'honnêteté »). Dans un grand dessein pédagogique conforme à son ordre, le jésuite propose à l'honnête homme une bibliothèque à la fois d'inspiration aristocratique, antiquaire et curieuse, où l'histoire prend une grande place.

Le dernier groupe d'articles est orienté vers les réalisations plus locales de Ménéstrier. Lucie Galactéros-de Boissier (« Lyon accueille Louis XIV. Spectacles, apparats et décors de Ménéstrier, 1655-1667 ») retient un moment fort : le séjour de la cour de France et de celle de Turin à Lyon à l'hiver 1658. Sous l'égide de la famille Villeroy, Ménéstrier y donna un ballet à la gloire de Louis, installé dans un temple d'Auguste à l'intérieur de l'hôtel de ville, ainsi que divers spectacles sur la Saône. Ce sont des festivités proches des précédentes que présente Giuliano Ferretti (« Mariages princiers dans la maison de Savoie. Ménéstrier et les entrées à Annecy et Chambéry (1663) »), celles organisées pour le mariage de Charles Emmanuel II de Savoie avec Françoise d'Orléans et confiées à Ménéstrier du côté français (y compris pour Annecy) et à Emanuele Tesauo pour la partie piémontaise. L'entente fut bonne et les entrées somptueuses, autour d'un programme cohérent célébrant l'amour et au profit du prestige de la dynastie. Enfin, Gérard Sabatier (« Du dessein au décor. Les peintures de la chapelle de Sainte-Marie-d'en-haut à Grenoble ») évoque minutieusement le décor d'une chapelle, « seul témoignage subsistant de l'activité scénographique de Ménéstrier » (p. 293), exécuté par Toussaint Largeot pour la canonisation de saint François de Sales en 1665. Nous avons la chance que le jésuite ait donné lui-même une explication de son programme décoratif qui développe la vulgate salésienne au moyen d'un foisonnement érudit d'images allégoriques, de devises, de trompe, l'œil, etc.

La figure et la place de Ménéstrier apparaissent impressionnantes après cette lecture. Tous les contributeurs s'accordent sur les qualités du concepteur comme du penseur, voire de l'artisan : érudition, polymathie, « ingéniosité », héritage des pratiques de cour de la Renaissance, souci pédagogique de toucher tout le monde, rhétorique des images, rôle politique du spectacle. La question de l'esprit de système reste pendante, mais l'abondance de la pratique et de la réflexion s'impose. Si ce recueil ne couvre pas toutes les réalisations et les publications de Ménéstrier, il ne se limite pas à un intérêt local, mais révèle des aspects moins connus de sa carrière et de son œuvre et laisse apparaître le problème de l'adaptation de l'art versaillais en province. On perçoit aussi chez ce jésuite une certaine tension entre un souci classique de cohérence et de tradition et une puissance et une imagination figuratives d'obédience plus baroque. Le goût a changé au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'érudition s'est trouvée dévaluée, tout comme l'humanisme dévot dont Ménéstrier fut un des représentants. Restent cependant grâce à lui de nombreuses traces écrites, gravées ou peintes de « la jubilation des images » (G. Sabatier) au Grand Siècle.

Jean-Marc CIVARDI

François Delpéch dir., *L'Imaginaire du territoire en Espagne et au Portugal (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Madrid, Collection de la Casa de Velázquez, vol. 105, 2008, 380 p.

Cet ouvrage aborde la question des rapports entre réel et imaginaire dans les représentations de l'espace ibérique à l'époque moderne. François Delpéch, qui le dirige, fait se croiser avec bonheur les regards et les disciplines afin d'appréhender l'herméneutique secrète qui assigne un sens à chaque fois singulier au vu et au vécu du territoire. Il s'agit de montrer à l'œuvre la fabrique des mythes identitaires topographiques.